

tièrement reposée. Les muscles de la face, ces faisceaux élégants dont le mouvement rapide et le jeu si animé expriment toutes les nuances du sentiment et de la pensée, ont plus d'action que de volume ; les traits du visage n'ont point un caractère permanent, comme dans l'homme, et ne révèlent pas avec autant de franchise la direction de l'esprit et la nature des sentiments. L'agitation qui succède efface les traces de celle qui a précédé et qui n'est pas assez prolongée pour imprimer un caractère durable : la nature même de l'organisation de la femme contribue à cette différence.

Ce sont les angles, les saillies, les contours, fortement prononcés, qui font les traits physiognomiques : chez la femme, tout est arrondi, du moins pendant la jeunesse ; un tissu délicat, expansible, élastique, efface tous les angles, unit toutes les parties par les transitions les plus douces. Les muscles sont d'ailleurs plus mobiles, moins longtemps livrés à la même contraction, et ne modifient pas assez fortement la physionomie pour lui donner cette expression habituelle qui permet de découvrir la passion dominante, la nature des penchants, l'emploi des facultés, les directions du cœur et de l'esprit.

En général, la femme est infiniment plus pure, plus délicate, plus fine, plus impressionnable, plus sensible, plus aisée à diriger, plus faite pour souffrir que l'homme.

Le principe de sa substance est plus mou, plus irritable, plus élastique que le nôtre.

La femme est formée pour la douceur, la tendresse maternelle ; ses organes sont tendres, flexibles, faciles à blesser, susceptibles et sensuels.

Entre mille femmes il s'en trouve à peine une qui ne porte ces attributs de son sexe : la mollesse, la rondeur et l'irritabilité.

La femme est le reflet de l'homme ; elle est prise de lui pour lui être soumise, pour l'assister comme un ange gardien, et pour alléger ses souffrances.

La délicatesse, la mobilité sensible de ses fibres et de ses organes, sa nature flexible la rendent docile, impressionnable, prompte à céder à un plus fort, quoique ses charmes séduisants l'emportent sur le prestige de la force de l'homme. L'homme n'a pas été séduit le premier, mais bien la femme ; puis l'homme a été séduit par la femme.

Cependant si les femmes sont entraînées vers la séduction ; elles sont très-faciles aussi à faire éclater une vertu pure, noble, angélique, ainsi que tout ce qui peut nous charmer et mériter nos éloges.

Les femmes ont une délicatesse inouïe pour la propreté, la beauté, la symétrie, mettant ces qualités extérieures au-dessus de leur essence, de leur nature vivante et périssable.

A la femme le fruit de l'arbre sembla bon à manger et agréable à voir ; l'arbre lui plut, parce qu'il donnait la science, et elle mangea de son fruit.

L'âme de la femme pense peu ; la pensée fait la force de l'homme. La femme est avant tout sensible ; sa force c'est le sentiment.

Souvent les femmes règnent plus absolument que les hommes, sans cependant exercer ce pouvoir par violence ni par emportement. Quand elles dominent en despotes, elles ne sont plus des femmes, mais des monstres.

L'empire des femmes naît d'un regard, d'une larme, d'un soupir.

Elles sont susceptibles de la sensibilité la plus pure, de la tendresse la plus profonde, des sentiments les plus essentiels, d'un dévouement extrême.

Leur physionomie reflète une sainteté, une inviolabilité que respecte tout homme d'honneur. Cette marque enfante souvent des métamorphoses extraordinaires.

Les femmes ont des nerfs très-irritables ; elles sont peu capables de penser, de raisonner, d'observer, et si portées à suivre le torrent du sentiment, que lorsque l'enthousiasme s'empare d'elles, elles deviennent fanatiques, à tel point même qu'elles ne peuvent revenir à un état normal.

Leur amour, tel intense et profond qu'il soit, est essentiellement inconstant, tandis que leur haine se montre presque toujours implacable. L'influence d'un amour doux et caressant peut seule la dissiper.

Les hommes agissent sur les profondeurs, et les femmes sur les élévations de l'édifice social.

L'homme aime à saisir l'ensemble, la femme voit plutôt les détails, et se plaît à décomposer les infiniment petits.

L'homme contemple un ciel sombre et chargé d'orage ; son âme se dilate quand le tonnerre gronde et que les nuages s'abîment sur sa tête en torrents de pluie. La femme, au contraire, frissonne à la vue de l'éclair et à l'approche de la foudre ; elle se replie avec effroi sur elle-même ou se jette en tremblant dans les bras de l'homme.

Dans l'arc-en-ciel, l'homme voit uniquement un rayon de soleil, la femme s'y joue avec les sept couleurs. Elle fait un tout de ce symbole de la paix, tandis que l'homme en recherche les rayons infinis dans le demi-cercle où ils se balancent.

Où l'homme sourit, la femme rit aux éclats ; elle pleure quand il est silencieux ; elle se lamente quand il pleure ; et s'il se lamente, elle se déssole, et pourtant sa foi est souvent plus forte que celle de l'homme !

Un homme sans religion ressemble au malade qui cherche à se persuader qu'il est bien portant et que tout médecin est inutile. Une femme sans religion est une créature furibonde et exécrable ; elle est pis encore quand elle joue l'esprit fort, car dans son essence se meurent la dévotion et la piété. C'est aux femmes que le Seigneur ressuscité apparut d'abord, et il voulut tempérer leur zèle trop empressé, en leur disant : « Ne me touchez pas. »

Les femmes sont promptement égarées par la nouveauté et l'extraordinaire.

Elles sont inconséquentes vis-à-vis de ceux qu'elles aiment.

Susceptibles de la plus profonde mélancholie, leurs jouissances les poussent souvent jusqu'à l'extase.

Le sentiment de l'homme gît dans l'imagination, celui des femmes dans le cœur.

Leur franchise est plus sincère que celle des hommes ; leur réserve plus entière.

Elles sont plus patientes, plus indulgentes, plus croyantes, plus charitables et plus pudiques que nous.

La femme est la seconde page ajoutée au livre de l'humanité.